

LA LUTTE

Organe Anarchiste

Le N° 10 Cent.

PARAISSENT LE DIMANCHE

Le N° 10 Cent.

ABONNEMENTS

Trois mois 1 fr. 50
Six mois 3 fr. "
Un an 6 fr. "
Etranger : le port en sus

BUREAUX ET RÉDACTION

26, - Rue de Vauban, - 26
LYON

RENSEIGNEMENTS

Pour toutes communications, s'adresser au siège social, rue de Vauban, 26, tous les jours, de 10 h. du matin à 10 h. du soir.

DE LA PROPAGANDE RÉVOLUTIONNAIRE

Beaucoup de compagnons, emportés par le besoin d'agir, se trouvent entraînés à accomplir certains actes, qu'ils se figurent être de l'action, mais qui, en fin de compte, s'ils se reproduisaient souvent, ne tendraient rien moins qu'à dévoyer ce besoin d'agir qui se fait sentir, et entraîner ainsi le parti anarchiste sur le terrain d'une agitation stérile et sans résultat; nous devons réagir, croyons-nous, contre ces tendances.

Ainsi, beaucoup de compagnons attendent des résultats des manifestations dans la rue ou sur les tombes des victimes de la réaction; nous pensons, pour notre part, que l'on devrait abandonner ce moyen, non pas que nous blâmons le moins du monde le sentiment qui fait agir ces compagnons, mais justement parce que ce n'est que du sentiment et que le sentiment ne peut rien produire pour la diffusion de nos idées, au point de vue économique.

Mais, hâtons-nous de le déclarer, dans la critique que nous faisons de ce moyen, il n'entre nullement dans notre idée la pensée de blâmer qui que ce soit, nous pensons que chacun doit être libre de choisir les moyens de propagande qu'il emploie; seulement, comme dans ces moyens il y en a qui peuvent plus ou moins produire, nous nous efforçons d'indiquer ceux qui peuvent produire davantage, — voilà tout.

Nous sommes même heureux de constater que toutes ces manifestations, toutes ces paroles de haine qui nous arrivent tous les jours, répondent à un besoin *absolu* d'agir, qui se fait sentir chez les individus, besoin qui se traduit en mouvement, en agitation; seulement cette agitation et ce mouvement sont-ils productifs en raisons des forces dépensées; nous ne croyons pas, car dans ces manifestations, c'est par les sentiments que l'on agit sur la masse; ce n'est pas assez pour l'attirer complètement à nous et la rendre consciente; ce n'est pas à ses sentiments que nous devons faire appel; — on y a eu que trop recours dans les révolutions passées. — Ce sont ses appétits et ses besoins que nous devons prendre à tâche de réveiller.

Il n'y a qu'une manifestation que nous avons applaudie; non pas la convocation, mais les résultats;

c'est celle de l'esplanade des Invalides, parce que celle-là était convoquée par une corporation ouvrière; alors on pouvait espérer y trouver cette masse réfractaire à nos idées; celle-là était convoquée sur une question purement économique: le besoin de manger; alors on pouvait espérer d'entraîner les manifestants dans le sens de nos idées, en nous mêlant à eux, c'est ce qui est arrivé, et on a pu, dans une *manifestation pacifique*, entraîner des travailleurs à s'emparer de ce pain qu'ils demandaient, cela a été un essai bien timide, bien petit dans la voie de la reprise de possession de la propriété il est vrai, mais enfin, cela a été un commencement; il y a maintenant un précédent.

Mais pour les autres manifestations dont nous parlons, le terrain n'est plus le même, convoquées par les révolutionnaires, ce sont les révolutionnaires seuls qui s'y rendent et par conséquent, en cas de collision avec la police, ce sont les révolutionnaires seuls qui sont aux prises avec elle; car nous considérons ceci: c'est qu'une manifestation annoncée doit avoir lieu, malgré toutes les oppositions qui pourraient se présenter, et que chaque manifestant ne doit s'y rendre qu'avec l'intention bien arrêtée de répondre à la force par la force, aux coups par les coups.

Alors, il en résulterait ceci: c'est que ces manifestations étant prévues d'avance, l'autorité aurait le temps de prendre ses mesures, puis comme nous l'avons dit, comme ce ne sont que les révolutionnaires qui se rendent à notre appel et que les dates à manifestations reviennent tous les ans, il s'en suivrait que ces manifestations n'auraient d'autre effet que de mettre le parti anarchiste en coupe réglée de ses hommes d'actions, en le faisant écrémer, chaque année, de ses hommes les plus énergiques, quand il y a tant à faire sur le terrain économique par l'*action individuelle*.

Mais, hâtons-nous d'ajouter, ceci n'est qu'une prévision, actuellement ces échauffourées ne sont pas à craindre, la situation n'est pas encore assez tendue pour le moment, chaque fois que la police verra qu'elle a devant elle des hommes *résolus*, elle reculera et laissera faire, car les eunuques qui nous gouvernent sont trop lâches pour avoir le courage de leur infamie; jusqu'au bout, ils nous traqueront; le Code à la main, ils nous tortureront d'une loi pour créer un délit et en faire sortir une condamnation, cela

convient à leur tempérament de jésuites, mais pour en venir à la force ouverte, ils ne s'y résoudront que du jour où ils se sentiront réellement menacés.

Mais si cela n'est pas à craindre actuellement, il y a cet inconvénient de permettre à ce besoin d'activité, dont nous parlions plus haut, de s'épandre au dehors; c'est, si nous pouvons nous exprimer ainsi, une soupape ouverte pour laisser sortir ce trop plein d'activité, qui se manifeste sans grand profit pour la cause révolutionnaire, car enfin de compte tout se borne à des discours violents, nous le voulons bien, mais en résumé ce ne sont que des paroles, ce sont des actes qu'il nous faut.

Selon nous, il faudrait que tous ceux qui se sentent le besoin d'agir, se pénétrant bien de cette idée, qu'il n'y a que l'action individuelle, sur le terrain économique, qui puisse produire des résultats, et par conséquent qu'ils y consacrent tous leurs efforts.

Que l'on ne s'y trompe pas, quand nous parlons d'action, cela ne veut pas dire que ceux qui s'y consacrent sont des victimes sacrifiées à l'avance, il rentre dans les moyens de propagande anarchiste une foule d'actes auxquels chacun peut y prendre part, selon ses aptitudes, selon son tempérament.

Ainsi, on peut prendre part à la propagande d'action, en se consacrant à préparer la statistique des endroits à incendier au moment de la Révolution, tels que: bureaux d'agents de change, banquiers, huissiers, etc.; des endroits où, au moment de la lutte on pourra trouver les produits dont on aura besoin.

D'autres leur tempérament les porte à étudier les sciences positives; que ceux-là se consacrent à étudier les moyens explosibles et incendiaires, ainsi que leur fabrication; à ce sujet même, nous savons que dans certains groupes on est parvenu à fabriquer quelques-uns de ces produits, tandis que dans certains autres; il y a des hommes qui seraient tout prêts à agir, mais qui se trouvent arrêtés faute d'avoir ces moyens à leur disposition; c'est à ceux qui les possèdent d'en faire part aux autres; nous proposons donc à tous ceux qui possèdent des recettes et qui les ont expérimentées pour la fabrication, d'envoyer à la *Lutte*, comment ils s'y prennent pour obtenir des résultats, renseignements que la *Lutte* publierait, de manière que chacun pourrait en faire son profit.

Cela est d'autant plus nécessaire

que la crise industrielle qui sévit, par le manque de travail qui court, par les arrestations et les condamnations qui nous tombent drues comme grêle, il peut se trouver des compagnons qui pourraient avoir besoin de posséder de ces produits, soit pour faire sauter l'usine d'un exploiteur dans une grève quelconque, soit pour récompenser un enjuponné d'un arrêt quelconque.

Il y a d'autres compagnons qui, par leurs relations ou leur situation peuvent fournir à la propagande ces mêmes produits ou ceux nécessaires à leur fabrication; que chacun se mette à l'œuvre, que chacun travaille selon ses forces, que l'on ne s'y trompe pas, le besoin d'agir se fait de plus en plus sentir, la situation se tend tous les jours, ne nous laissons pas prendre au dépourvu.

AU VOLEUR !!!

Diable! mais si les anarchistes ne professaient pas le plus profond mépris des lois sociales, ils pourraient tenter sûrement un procès en contrefaçon aux bilboquets qui nous gouvernent, car ils seraient sûrs d'avoir gain de cause si leur justice n'était pas une prostituée.

Qu'on en juge plutôt.

Chacun sait que les écrivains et les orateurs révolutionnaires ont à l'envi écrit et répété que chaque être avait le devoir incontestable de prendre part tout où il le trouvait, tout ce qui était nécessaire à ses besoins, le seul fait de sa naissance établissant suffisamment son droit à l'existence.

Et, comme cette vérité était des plus élémentaires, des plus simples, il n'a rien moins fallu pour la faire admettre que de longues années de propagande pendant lesquelles les écrivains socialistes ont fouillé la science pour en extraire les déductions exactes qui nous ont permis d'affirmer, avec des preuves indiscutables en mains: 1° que la propriété individuelle n'avait aucune légitimité; qu'elle n'était que le fruit de détournements successifs, opérés par les uns sur les autres; 2° que ce que les êtres pouvaient s'approprier pour leurs besoins n'appartenait à qui que ce soit, qu'ils pouvaient donc en disposer.

Que de volumes ont été écrits sur cette matière!

Que de cerveaux se sont appesantis sur cette question, dont la solution a enfanté le communisme libertaire!

Eh bien! aucun des ouvrages connus n'a donné de preuves aussi concluantes; aucun des cerveaux en quête n'a découvert d'arguments aussi puissants que la conduite des *Corsaires des Pavillons Noirs* (comme les appelle l'*Intransigent*) qui nous gouvernent.

Si, quand nous aurons expliqué notre pensée sur cette conduite, quand nous aurons fait ressortir comme il convient les actes des forbans qui violent nos procédés, les travailleurs hésiteront-ils à nous suivre?

tent encore à mettre nos théories en pratique, nous ne saurons plus comment les éclairer. nous ne connaissons plus aucun optique capable de leur montrer la vérité sous son vrai jour.

Mais arrivons au fait.

Nous découpons dans le *Petit Journal* du 13 mai la perle suivante :

« L'absolue nécessité dans laquelle nous nous trouvons d'avoir des déversoirs pour la population beaucoup trop dense en France, et qui ne peut y vivre que difficilement, a porté enfin notre attention sur les questions coloniales. »

Sont-ils assez bêtes ces honnêtes bourgeois? Voilà comment leurs journalistes jugent la situation, voilà comme, à leur insu, ils nous donnent des verges pour les fouailler.

Ils avouent qu'il faut des déversoirs pour le trop plein de la population qui ne peut plus vivre en France. Quel aveu! s'ils l'avaient compris, ils ne l'eussent certainement pas fait.

Et encore, leur mot déversoir n'est qu'un trompe-l'œil, car dans les pays que l'on conquiert avec le sang de nos enfants, jamais le travailleur n'a trouvé son compte, là-bas comme ici, on se hâte de l'exploiter, d'empocher les bénéfices de la conquête sans s'inquiéter du plus important facteur; alors, comme le peuple n'obtient pas d'autres résultats que la perte de ses enfants, il s'ensuit que nos colonies deviennent des abattoirs et non des déversoirs.

Continuons la lecture du même article :

« La Tunisie s'organise.

« Voilà l'expédition du Tonkin qui va partir.

« Nous sommes donc dans une bonne voie; et non-seulement les hommes d'Etat s'occupent de ces questions, mais encore le public s'y intéresse, ce qui est parfait. »

Croit-on que nos appréciations soient exagérées et ces dernières lignes ne nous donnent-elles pas raison? Dites donc, bourgeois? Est-ce que ces questions coloniales dont nous entretenons le *Petit Journal* ne sont pas de la même famille que les conseils que feu le *Droit social* et feu l'*Etendard* donnaient aux anarchistes, quand ils publiaient dans leurs colonnes des articles où la nécessité de fonder une caisse révolutionnaire était démontrée. Et pourtant, ces deux organes sont tombés sous les coups de vos Jacomets. Quand vous portez aux nues les auteurs de faits semblables! Ah! dame! c'est qu'il y a fagot et fagot. La bourgeoisie sent que les caisses de son gouvernement se vident, et n'étant pas décidé à les remplir au détriment de ses coffres-forts, elle tourne ses regards vers de fertiles contrées où elle pourra encore compter de nouvelles razzias.

Nous n'en sommes qu'au prélude. Attendez, voici un autre morceau découpé dans l'*Intransigeant*... et d'une.

« Le ministre de la marine vient de recevoir une dépêche qui lui annonce la prise du petit village de Loango et des territoires environnants, par M. de Brazza. »

M. de Brazza est un malin qui, paraît-il, a beaucoup voyagé; or, un jour il a découvert un pays renfermant de grandes richesses; sachant le sien ruiné par les budgétivores français, il s'est dit qu'il était temps de s'emparer, de mettre la main sur sa découverte; car, supposait-il, il y aura toujours dans ce coin de terre de quoi enrichir quelques aventuriers opportunistes. Et voilà, le voilà revenu chercher des hommes à faire tuer ou manger par les sauvages, afin de l'aider dans son coup de main. Les habitants ne sont pas nombreux par là et nos canons en auront bientôt raison. Telle fut la conclusion de son rapport. Il partit, il s'empara, la dépêche le dit; il s'y établit solidement, ajoute-t-elle, et la France est propriétaire de nouvelles colonies.

N'est-ce pas que c'est commode de devenir propriétaire; il ne faut que de la force. Vous voyez bien que voilà une preuve qui vaut cent volumes de nos plus profonds économistes, et qui dépasse de cent coudées nos meilleurs arguments contre la propriété... et de deux.

Sous ce titre: *Prise de Nam-Dinh*, nous lisons dans le journal le *Soir* :

« L'attaque a été ouverte à sept heures cinquante du matin par les deux canonnières, le *Pluvier* et le *Tapfare*, qui

s'étaient embossées dans une des branches du canal de Nam-Dinh, reliant le Sond-Ca au Lach-Day; la citadelle riposta vivement au feu des deux canonnières, et pendant ce temps, trois autres canonnières la *Hache*, le *Yatagan* et la *Caroline* filaient par l'autre bras du canal et débarquaient à un kilomètre environ de la citadelle cinquante soldats de l'infanterie de marine, commandés par le colonel Carreau.

« Par une marche à travers les broussailles, les maisons et les ruelles, le corps d'attaque gagne successivement les abords de la place forte sous la protection des canons français. »

Tiens! mais on dirait que les Anamites ne se sont pas laissés dépouiller de gaieté de cœur!

Et la façon dont cette contrée devient la propriété de la France nous a rudement l'air de ressembler aux exploits des escarpes qui se jettent sur les passants sans défense, après minuit.

Continuons la lecture du bulletin de victoire :

« La porte de la forteresse était solidement fermée, et les Annamites avaient imaginé de la percer de trous par lesquels ils passaient la gueule de leurs canons, afin de balayer les approches. Un épaulement de terre avait consolidé la porte et supportait les canons et les artilleurs. On plaça un pétard contenant 1 k. 500 de dynamite contre la porte qui vola en éclats, entraînant dans sa chute les canons et les canonnières indigènes, et, à onze heures un quart, le drapeau français flottait sur Nam-Dinh. »

Comme on le voit, les anarchistes n'ont pas le monopole de l'emploi de la dynamite comme agent destructeur, l'organisation bourgeoise s'en accomode assez bien quand elle sert ses intérêts.

Ah! ça, dites donc vous autres, les Jacomets grands et petits, est-ce que vous n'allez pas instrumenter contre ces dynamiteurs-là? Les révoltés de Montceau-les-Mines ne faisaient sauter que de sales instruments de supplice de l'ancien temps, ils ne pulvérisaient que des morceaux de pierres informes prétendant représenter une vierge ayant fait des petits et vous les avez envoyés croupir dans vos prisons, ceux-ci font sauter des citadelles, pulvérisent des hommes et vous les traitez de héros! Ah mais! Ah mais!!!

Pourquoi cette différence? C'est sans doute parce que les premiers n'ont eu que de timides essais! Dans ce cas, espérez! Vous avez frappé les uns parce qu'ils font partie de la myriade des exploités et vous glorifiez les autres parce qu'ils appartiennent à la bande des exploités. Voilà la vérité!

Que les travailleurs comparent ces faits et qu'ils nous disent si le doute est permis après la comparaison. Non! Non! C'est bien ainsi que la propriété individuelle s'est constituée et se perpétue.

Rivière et de Brazza ont suffisamment établi ce principe, et si dans nos bagnes capitalistes on ne nous dynamite pas, c'est que les exploités savent que la faim leur suffit pour nous amener à composition.

Dites donc, messieurs les gouvernants, supposons que nous nous groupions une dizaine pour nous emparer des biens de vos millionnaires; voulez-vous nous dire ce que vous nous réserveriez? La prison, n'est-ce pas.

Cependant que ferions-nous de plus que ceux qui vont au Congo ou au Tonkin?

Tenez, honnêtes bourgeois, voici un fait divers qui vaut de l'or à reproduire:

« M. X... possède un château magnifique dans le Nivernais, il avait réalisé une somme importante pour une opération financière et cette somme était enfermée dans ledit château. Quelques gredins eurent connaissance du dépôt de ce trésor et résolurent de s'en emparer: M. X... fut attaqué un soir, il se défendit énergiquement, mais les coquins étaient bien armés et nombreux et eurent bientôt raison des gens de la maison, si bien que malgré la défense héroïque qu'il opposa, M. X... succomba et fut dépoillé; à 2 heures du matin, les escarpes empochaient le fruit de leur expédition.

« La justice informe... »

En lisant ce fait divers, je croyais lire la prise de Nam-Dinh. La lecture finie je me demandais pourquoi on avait écrit la dernière phrase: La justice informe.

Est-ce qu'elle informe aussi au Tonkin?

Allons les Jacomets de tout pays, en avant, non de Dieu!

Quelle différence y a-t-il entre l'attaque du château de X... et la prise de Nam-Dinh.

Comprenez-le donc, travailleurs, puisque vos gouvernants vous en donnent l'exemple; ils vont eux, sans se gêner quand dira-t-on, mettre la main sur ce dont ils ont besoin, à vous de les imiter; ils emploient la force pour accomplir leur œuvre, à vous d'en faire autant.

Ceux qui ont condamné nos amis pour avoir propagé leur théorie ne se gênent pas pour les mettre en pratique quand cela doit les enrichir, vous le voyez.

Et encore nos amis ne conseillaient que de reprendre à des volés ce qu'ils nous avaient dérobé, tandis que vous voyez sous vos yeux l'organisation bourgeoise dépouiller de pauvres sauvages pour s'enrichir de leurs dépouilles.

Voilà les chefs de la société actuelle!!!!

Les résultats du verdict prononcé par les jurés de la Seine dans l'affaire Louise Michel, Pouget, etc., n'ont pas tardé à produire l'effet que nous en espérons. En effet, vendredi 29 juin, à l'heure du repas, un certain nombre d'ouvriers du quartier de la Santé résolurent d'infliger une correction au sieur Foucher, l'un de ces jurés, exploiteur-mécanicien, rue Darcieu; ils cernèrent les ateliers dudit Foucher, prêts à lui prouver leur touchante sympathie; les frères Foucher, pâles de terreur, se réfugièrent dans une pièce solidement fermée, croyant leur dernière heure venue, ce n'est qu'au bout de quelques heures que la police fit dégager les abords de la maison; depuis, les Foucher n'ont pas osé sortir quoique dans cette rue, habituellement peu fréquentée, la police ait été quintuplée; si cette affaire a des suites, nous vous tiendrons au courant, car pour des causes que nous devinons trop, les journaux de Paris n'en parlent pas.

LE RÉGIME DE LA DÉCADENCE

Ah! travailleurs, chers amis, quel affligeant spectacle que celui que nous offre la société actuelle, quel gâchis, quel dévergondage! Comment discerner le vrai du faux, le bien du mal, au milieu de l'inextricable chaos où l'esprit humain se débat, dans ce tourbillon insensé où le crime astucieux plane au dessus de la vertu, la couvrant d'un large voile noir, où le savoir et le privilège d'une caste qui en abuse pour asservir la multitude immense en la tenant rivée au travail dans l'ignorance la plus immorale? Cet ordre de choses qui met les hommes en lutte continuelle les uns contre les autres est hideux; et l'on frémit en songeant aux conséquences funestes qu'il entraîne pour notre malheureuse humanité. Où est cet esprit franc, loyal, généreux et viril qui constitue la dignité de l'homme?

Il devient de plus en plus rare. Faut-il déduire de là que l'homme naît pervers et méchant?... C'est un préjugé assez accrédité. Mais nous ne pouvons pas taxer tout le monde d'ignorance, car il en est qui savent, et à ceux-là, qui propagent cette croyance absurde, à ces docteurs de l'hypocrisie, nous leur jetons cet anathème: imposteurs! Vous le savez, l'homme intelligent n'est que le produit du milieu dans lequel il grandit et fait son éducation, puisque l'enfant en naissant n'a pas d'idées, il n'a ni vice ni vertu, mais il les acquiert par les exemples et les sensations qu'il reçoit. L'homme ne naît ni bon, ni mauvais, ni sot, il naît ignorant, voilà tout, et la cause de sa fourberie est toute dans l'odieuse organisation sociale qui, par sa propriété individuelle crée l'antagonisme des intérêts entre les membres de la grande famille humaine, et cette propriété individuelle est la tête du *monstre social* qui enserre dans ses griffes immondes les trois quarts du genre humain, cette classe nombreuse qui ne vient dans la vie que pour souffrir et travailler, afin d'enrichir et d'enrichir une poignée d'exploiteurs et de tyrans!...

L'humanité, ainsi présurée et opprimée, dégénère lentement, autant moralement que physiquement, et si les citoyens qui ont conservé assez de courage et d'ardeur révolutionnaire n'y mettaient ordre, bientôt, afin d'endiguer le flot démoralis-

sateur du mal, les quelques hommes qui conserveraient un peu de clarté d'esprit auraient la douleur avant peu de voir l'humanité avilie, tombée dans le plus honteux abrutissement, car il ne faut pas être doué d'une dose de perspicacité bien profonde pour constater les progrès de la dégradation. Nous voyons, en haut, la bourgeoisie se livrer à toutes les excentricités corruptrices et dégénérer dans l'orgie et le crime; en bas, parmi nous; hélas! nous voyons avec horreur les travailleurs, épuisés par l'écrasement du labeur quotidien, chercher les forces qu'une alimentation insuffisante ne peut leur donner dans une boisson empoisonnée qui, petit à petit, atrophie leur cerveau, et chercher ainsi, dans l'insouciance, un adoucissement à leurs malheurs; nous voyons la femme obligée, pour pouvoir vivre, de se louer comme poupée à plaisir aux beaux fils de la bourgeoisie ou au dévergondage infâme, ou à se donner la mort de dégoût et de honte.

Nous constatons l'insécurité et le découragement partout, le peuple s'étiole lentement dans des bouges affreux où le pain manque souvent, tandis que dans les palais il y a des appartements inoccupés et des salons luxueux où les grands, les riches et les gouvernants, tous les satisfaits du parasitisme stupide et opulent se vautrent dans des jouissances des plus folles, gaspillent ainsi les richesses de toute sorte qui appartiennent aux pauvres et qui leur ont coûté tant de peines; c'est dans ces palais que les travailleurs ont construit que s'absorbent nos sueurs!

Ces injustices, une grande partie du peuple les subit patiemment, honteusement... Ah! c'est que ces cerveaux comprimés trop longtemps ont perdu leur vigueur à ce point qu'ils ne conçoivent plus aucune idée de la liberté. La tyrannie qui pèse sur le monde depuis tant de siècles a brisé le moral des hommes, la fausse éducation qu'on leur a inculquée les a entraînés hors la voie naturelle qui devait les conduire au bonheur.

C'est à nous, ouvriers et paysans, qui avons conscience de nos droits et de notre dignité; c'est à nous, hommes de cœur, qui avons échappé aux déplorables ravages de la corruption et de l'égoïsme abject, qu'est imposé le devoir de remettre les choses à leur véritable place; car nous sommes assez forts pour nous en occuper, nous sommes assez forts qu'il ne faut même pour briser, entre les mains de nos maîtres les anneaux de la chaîne qui nous tient dans la servitude. O peuple! sache-le, quand les esclaves sont debout, les tyrans sont petits; exploités, si nous savons nous trouver tous au rendez-vous le jour du grand combat pour la Révolution sociale, pas un de ceux qui nous torturent aujourd'hui n'oseraient venir montrer ses dents; nous les verrions, humbles, venir à nos genoux, repentants, demander à faire comme nous, mettre la main au travail pour la production.

Allons, vous tous qui avez soif de justice, mettez la main sur votre cœur et tâchez s'il bat encore pour la liberté! Pressons-nous, si nous voulons mettre fin à cet exécrationnel régime de décadence et de mort, et établir sur les ruines de l'état social actuel où la souffrance et l'esclavage sont le tribut de ceux qui produisent, le régime de l'anarchie sous lequel le travail, le bonheur et la liberté seront pour tous, parce qu'aucun individu n'aura plus aucun pouvoir, aucune autorité sur son semblable; parce qu'aucun individu ne pourra et n'aura intérêt à posséder plus qu'un autre, et que tous auront satisfaction complète et assurée de leurs besoins. Alors, nous ne verrons plus le désordre et les tiraillements entre les hommes, l'intérêt ne les divisera plus, tous les humains auront le même: celui de vivre tranquilles et heureux dans l'égalité réelle.

La Révolution dans l'Éducation

II

DE L'ENSEIGNEMENT MUTUEL

L'enseignement mutuel est une des plus heureuses innovations du XIX^e siècle.

Grâce à son secours, la Révolution franchira du même coup, du joug de l'ignorance et de la misère, les générations qui s'élèvent, en même temps que les populations adultes, encore plongées dans les ténèbres de la superstition.

A ce dernier point de vue, lorsqu'on vient à parler de l'instruction intégrale, on a l'habitude de limiter cette expression d'intégralité à l'étendue des matières à enseigner à la jeunesse, en excluant à tort l'âge mûr, qui, dès le lendemain de la liquidation sociale, doit participer aux mêmes avantages que les jeunes gens.

Il faudrait en rabattre beaucoup si l'on devait juger des bienfaits qu'est appelé à procurer, dans l'avenir, l'enseignement mutuel, par les résultats plus que médiocres qu'il a donnés dans le passé, aussi bien que par ceux qu'il présente de nos jours.

Le despotisme gâte tout ce qu'il touche, à l'instar des harpies dont parle Virgile, qui, en souillant de leurs fientes les mets les plus savoureux, les rendaient impropres à l'alimentation.

Tout déperit et dégénère en dehors de la liberté !

Un signe qui n'est pas trompeur, c'est que l'enseignement mutuel, malgré les vices de son application, est repoussé avec la plus grande énergie par les jésuites, qui le considèrent, à juste titre, comme un levier révolutionnaire de premier ordre.

On a beau faire. — L'instituteur, le mieux doué, aura bien de la peine à s'empêcher de rabâcher, lorsqu'il sera condamné à répéter tous les jours, pendant un grand nombre d'années, les mêmes mots. Les mêmes phrases, les mêmes exercices.

Les sensations s'émoussent à la longue, en dépit de la meilleure volonté du monde.

L'attrait s'évanouit pour faire place au dégoût, à moins que l'enseignement ne devienne une marotte pour celui qui subjugué par la routine, en est le dispensateur.

Voilà donc les enfants livrés sans défense à tous les caprices d'un maniaque crétinisé lorsqu'ils ne sont pas exposés à l'irritation d'un caractère aigri par la satiété !

La mutualité intervient ici fort à propos pour protéger maîtres et élèves contre l'alternative d'une pareille disgrâce.

Il existe, sous ce rapport, entre les enfants du même âge, une communion d'instincts, d'idées, de sentiments, qui les prédispose merveilleusement à ce double rôle par une sorte d'intuition toute spéciale.

L'enfant qui enseigne aux autres ce qu'il sait est tenu de veiller avec soin sur lui-même, d'observer son attitude, ses paroles, ses actes, afin de ne pas se laisser prendre en défaut, et de ne pas être un objet de risée ou de mépris aux yeux de ses camarades.

Il acquiert ainsi, naturellement et sans efforts, l'habitude de s'exprimer avec facilité et clarté sur les sujets qui sont à sa portée et dont il a une connaissance suffisante.

La nécessité de se faire comprendre et d'en imposer lui fait concevoir le sentiment de son utilité, en même temps qu'elle lui commande la dignité du langage et du maintien.

Le moniteur éprouve d'ailleurs une satisfaction bien légitime à montrer ce qu'il sait à ses condisciples ; non, parce qu'il exerce sur eux l'ascendant de l'autorité (sentiment qui serait blâmable à tous égards, en ce sens qu'il ne tendrait qu'à préparer d'affreux petits despotes pour l'avenir) ; mais parce qu'il dépense, à cet exercice, son besoin naturel d'activité ; qu'il commence à donner l'essor à ses facultés ; à faire preuve d'initiative, de spontanéité ; et, par dessus tout, à faire acte de solidarité en se transmettant, pour ainsi dire, lui-même à autrui.

Mieux que l'adulte, il se rappelle des choses qu'il vient tout récemment d'apprendre, et qui n'ont pas encore perdu, pour lui comme pour le maître, l'attrait de la nouveauté ; ce qui constitue un puissant antidote contre la fatigue et le dégoût que ressentent d'ordinaire, en pareille circonstance, les personnes d'un âge mûr.

Sa mémoire a conservé, dans son intégrité, le souvenir des difficultés qu'il avait eu naguère à vaincre.

Il saura donc mettre en œuvre, en connaissance de cause, les ressorts qu'il devra faire agir pour pénétrer l'esprit de ses auditeurs.

L'enseignement mutuel présente, en outre, cet avantage de graver, par une empreinte inéffaçable, dans le cerveau des enfants, les notions toutes fraîches qu'ils auraient risqué, sans cette révision

salutaire, de laisser facilement tomber dans l'oubli après une première étude.

Les moniteurs sont les auxiliaires indispensables de l'instituteur. Ils allègent sa tâche, tout en relevant l'importance, et prennent, à leur actif, la partie de leur besogne la plus réfractaire au caractère de l'homme, mais qui, pour eux, est beaucoup moins aride, étant encore trop récente pour susciter l'ennui ou le dégoût, ces agents démoralisateurs par excellence.

(A suivre.)

LA PROPRIÉTÉ

(Suite)

D'ailleurs, que deviendrait la bourgeoisie avec son capital du jour où les ouvriers ne le ferait plus produire par leur travail, est-ce que l'argent a la propriété de se reproduire par lui-même ? croyez-vous que, quand un patron a acheté de la matière première, qu'il pourra en tirer un bénéfice, s'il n'a pas des ouvriers pour la transformer en objets de nécessité qu'il pourra revendre ? Non, pour prendre un autre exemple, qu'un capitaliste enferme son argent dans un coffre-fort ; qu'il le laisse autant qu'il voudra la somme n'aura pas augmenté, elle sera toujours la même, donc ce qu'on appelle bénéfice, n'est autre chose que du travail non payé, autrement dit : un vol.

En effet, dans la société actuelle, est-ce celui qui travaille qui s'enrichit ? est-ce que l'ouvrier peut arriver seulement à se mettre une somme de côté pour ses vieux jours ? Non, c'est celui qui fait travailler qui s'enrichit ; qu'un ouvrier favorisé par certaines circonstances arrive à s'établir : tant qu'il sera seul à travailler, pour pouvoir y arriver, il est forcé de travailler tout autant que celui qui travaille pour un patron, sans que sa situation en soit améliorée ; il ne l'améliore et ne s'agrandit que du jour où il se met à exploiter ses compagnons de misère ; et encore voit-on le nombre des petits industriels diminuer de jour en jour, de même que la petite propriété, ils sont forcés de céder la place à la grande industrie et à la grande propriété, qui, pouvant disposer de capitaux énormes, peuvent seules servir de l'outillage immense mis à leur disposition par la science, qui, en substituant le travail mécanique au travail manuel leur permet de produire plus vite et à meilleur marché, de sorte que chaque progrès qui s'accomplit, chaque pas en avant fait par la science se solde en fin de compte pour les travailleurs par un surcroît de misère et de privations, il est vrai qu'en revanche nous avons la satisfaction de voir nos exploités augmenter leurs jouissances, tout en faisant fortune en moins de temps.

Amère ironie, ce capital que l'on nous présente comme la récompense du travail ne sert qu'à augmenter la jouissance d'un petit nombre d'oisifs, tandis que les travailleurs qui produisent ces richesses n'ont en perspective pour leurs vieux jours : l'hôpital pour les plus favorisés, ou mourir de faim au coin d'une borne pour les autres ; oui, le capital est le fruit du travail, mais du travail non payé, travail des générations passées, dont quelques-uns se sont emparés à leur profit exclusif, en volant sur le travail d'autrui, en spéculant sur la misère publique, et la révolution qui s'emparerait de la propriété et de l'outillage existant, pour les remettre au service de la société entière, loin d'accomplir une spoliation ferait acte de justice et de moralité.

Quant à ceux qui s'effrayeraient de cette prise de possession, nous leur citerons ces paroles d'un savant bourgeois : « ... En effet, on ne voit nullement pourquoi le produit du travail passé et celui de la collectivité contemporaine, ne reviennent jamais à la collectivité, pourquoi ils sont accaparés par l'intérêt individuel, pour quoi ce qui appartient à l'humanité est détenu par l'intérêt particulier. Mais, sans nous occuper de ce que nous ont légué les ancêtres, et du droit de tous sur le fonds, sur le sol, citons l'énorme plus-value que tous les biens existants acquièrent par le seul accroissement de la population, par l'augmentation de la confiance, par l'amélioration des conditions de l'industrie, du commerce, etc., toutes choses résultant immédiatement de l'activité générale.

« Ne doit-on pas regarder comme la plus criante injustice, que le plus clair

de cette plus-value aille échoir en partage uniquement à des individus, parfois à des personnes dont la position est telle, qu'évidemment elles n'ont en aucune façon coopéré par leur propre activité au résultat obtenu ?

« Qui oserait prétendre que tous les principaux possesseurs actuels du capital ou des revenus du travail, du talent, des efforts de la pensée, du labeur des générations passées ou contemporaines, aient mérité ces biens par leur activité, par leur application propre ? Ou que la pauvreté, le dénuement des classes inférieures et laborieuses soient toujours la conséquence d'une infortune méritée. » (Büchner, l'Homme selon la science, page 235.)

Comme on le voit, les bourgeois reconnaissent eux-mêmes, que ce capital qu'ils détiennent ne leur appartient pas.

Aussi, aux ouvriers qui s'attardent à réclamer des réformes illusives, aux petits industriels, patrons ou commerçants que la concurrence rejette de plus en plus dans le prolétariat, nous nous contenterons de leur dire, aux ouvriers : jetez les yeux autour de vous, ne voyez-vous pas les chômeurs devenir de plus en plus fréquents, ne voyez-vous pas la machine et la vapeur prenant triomphalement votre place dans l'atelier, et vous rejettent, affamés et désespérés, sur le pavé ; aux petits patrons : ne voyez-vous pas qu'il vous devient impossible d'entrer en concurrence avec les riches sociétés anonymes dont les capitaux se chiffrent par millions, si au prix d'efforts surhumains, vous parvenez à soutenir un moment la lutte, ne voyez-vous pas qu'elle ne peut durer longtemps, que le résultat ne peut être que la faillite, et vous irez augmenter ainsi les rangs du prolétariat dont vous vous croyez menacés aujourd'hui par ses réclamations. N'en est-il pas de même pour la propriété agricole, est-ce que le petit paysan qui cultive son lopin de terre n'est pas aussi misérable et exploité que le travailleur des villes, forcé de travailler des 16 et 18 heures par jour pour arriver à payer le fisc, et l'intermédiaire qui lui vend ses produits, bien content encore, si l'usurier n'est pas là qui le guette pour lui faire vendre ce morceau de terre arrosé de ses sueurs, parce que l'année aura été mauvaise, et qu'il n'aura pu lui payer l'intérêt de la somme qu'il lui aura empruntée pour combler le déficit que lui aurait laissé les mauvaises récoltes. — Et puis encore, de même que dans l'industrie, aujourd'hui, dans le travail agricole, la prépondérance est aux machines, l'agriculture à bras d'hommes ne peut plus lutter avec l'agriculture américaine qui emploie la machine à vapeur pour défricher, fouiller, semer et moissonner ces plaines immenses qu'elle exploite ; aussi, voyons-nous là encore le petit propriétaire dépossédé de son champ, pour aller arrondir d'autant le gros fermier.

(A suivre.)

CHRONIQUE LYONNAISE

Dimanche, 8 juillet, à 3 heures et demie du soir, chez Goutard, 108, rue Garibaldi, réunion privée de tous les révolutionnaires, sans distinction d'école.

Ordre du jour :

Entente pour le 14 juillet.
Nous espérons que tous les révolutionnaires se feront un devoir d'y assister.
On trouve des lettres au bureau de la Lutte, et, le dimanche, à la porte.

Après Tricot, c'est Morel, gérant du journal. Ah ça ! est-ce que vous avez cru qu'en arrêtant notre gérant, vous arrêteriez le journal, mais triples imbéciles que vous êtes, il y en a encore quarante-deux gérants d'inscrits qui attendent leur tour, et puisque nous en sommes là-dessus, nous faisons un appel aux travailleurs pour venir grossir le bataillon des gérants de la Lutte. Parions que les demandes vont abonder dans nos bureaux !

Et certes, ils n'y vont pas de main morte : arrêté le vendredi au point du jour, on le conduit devant les enjuponnés de la correctionnelle le mardi, avec notre ami Tricot. Ils ne sont pas longs en affaire ; vous nous donnez-là un exemple dont nous saurons profiter, nous vous le promettons ; quand nous aurons promis d'exécuter un magistrat, nous l'exécuterons ; Dente lupus cornu taurus petit.

A qui le tour ?

Mardi, nos amis, Tricot et Morel, ont eu les honneurs de la correctionnelle, présidée par l'infatigable Jacomet, assisté de ses deux compères. Nos amis étaient poursuivis pour avoir commis un délit d'attroupement lors de la manifestation de la Ricamarie ; Tricot, comme afficheur, et puis pour rébellion et voies de faits envers des policiers qui étaient chargés de son arrestation ; Morel, comme gérant de la Lutte qui avait reproduit le placard affiché à Saint-Etienne, dans notre numéro du 17 juin. Après les dépositions des policiers de tout poil, depuis le commissaire central de Saint-Etienne, jusqu'à deux ou trois argousins de Lyon, qui tous ont fait des dépositions plus bachiques les unes que les autres. Après le réquisitoire du ministère public, dont nous ne parlerons pas, notre ami Tricot a la parole. Il commence par déclarer que lui seul est coupable, s'il y a coupable ; il déclare être l'auteur de l'affiche poursuivie et que, par conséquent, puis que l'imprimeur a eu une ordonnance de non-lieu, le compagnon Morel ne doit pas être poursuivi. Le compagnon Tricot dit qu'il se rappelait qu'un certain Jérôme prétendant à la succession des Bonaparte, avait fait afficher des placards dans toute la France, et notamment à Lyon, et qu'il n'avait pas été poursuivi, mais l'imprimeur seul, pour ne pas avoir fait de dépôt légal ; mais il dit que lui, ayant fait ce dépôt exigé par la loi, lui républicain sous un régime soi-disant républicain, devait bien avoir le droit de conier les travailleurs de la Loire sur la tombe de nos frères assassinés par les soudards de l'empire. Il termine en déclarant qu'il agit de bonne foi, ne croyant pas que ce fût un objet de poursuites. Le compagnon Morel s'en réfère à la défense faite par Tricot.

Après un quart d'heure de délibération, le tribunal, par l'auguste voix de Jacomet, condamne Tricot à quatre mois d'emprisonnement, et Morel à un mois.

Samedi dernier a eu lieu, salle de l'Elysée, la réunion annoncée dans notre dernier numéro. L'ordre du jour portait : De la condamnation de Louise Michel et de ses coaccusés. Tous les orateurs se sont accordés à protester contre cette condamnation ignoble, infâme, unique dans le monde.

Plusieurs orateurs ont préconisé la propagande par le fait, puisque l'on ne peut plus parler ni écrire sans être enfermé pendant des années dans les bastilles modernes. Ces orateurs ont été fort écoutés, ce qui prouve que les travailleurs sont las de cette vie de misère et de privations ; qu'enfin ils veulent briser la chaîne qui les tient liés, que par la volonté du dieu qu'on nomme Capital et propriété individuelle.

Une proposition est faite à l'assemblée que, le 14 juillet, tous les travailleurs arborent le drapeau des meurt-de-faim, le drapeau noir.

Enfin, deux nouveaux compagnons viennent adhérer aux théories anarchistes et demandent à prêter leur concours à la collaboration de la Lutte.

La protestation suivante est adoptée à l'unanimité :

Les socialistes révolutionnaires, en réunion publique, salle de l'Elysée, le samedi 30 juin, protestent énergiquement contre les condamnations que viennent de prononcer les magistrats corrompus de la bourgeoisie et de nos gouvernants apeurés et iniques, contre la citoyenne Louise Michel, Pouget et leurs coaccusés.

Protestent aussi contre les arrestations arbitraires des citoyens Tricot et Morel. Ce n'est pas cela qui nous découvrira, au contraire.

En attendant la Révolution, nous envoyons nos sympathies à nos amis condamnés.

Tribune Révolutionnaire

Nous nous faisons un devoir d'insérer les protestations contre le jugement Louise Michel et de ses coaccusés, qui nous sont parvenues trop tard pour être insérées dans notre dernier numéro.

La Rédaction déclare qu'elle n'accepte aucune protestation qui demande une amnistie pour nos amis, les anarchistes n'ayant rien à demander à nos dirigeants.

Nous regrettons de ne pouvoir insérer toutes les protestations qui nous sont parvenues ; nous remercions, au nom de nos amis, les nombreux groupes révolutionnaires qui ont manifesté leurs marques de sympathie pour tous les condamnés.

Les femmes révolutionnaires de Lyon, amies et compagnes de Louise Michel, protestent contre le jugement inique dont elle et ses compagnons ont été victimes ; que penser de l'organisation d'une société dans laquelle la générosité et le courage sont punis alors que le vice trouve sa récompense ; que penser de magistrats faisant taire leur conscience et s'acharnant avec fureur sur ceux qu'ils considèrent en ennemis personnels, parce qu'ils ont osé protester contre les iniquités et les abus qui nous donnent des maîtres ; aussi, de loin, disons-nous à notre amie : Courage, Louise, nous qui avons su apprécier vos justes idées de revendications, vous qui avez su faire pénétrer vos sentiments humanitaires jusque chez nos jeunes enfants, vous dont le dévouement vient de nouveau d'être mis à l'épreuve, dont le cœur si bon, si généreux ne pourra plus momentanément soulager les misères que votre grande âme vous faisait découvrir, réjouissez-vous, votre infâme condamnation a fait des prosélytes et derrière vous des bataillons serrés de prolétaires indignés vous feront justice en exterminant vos oppresseurs et en vous rendant à notre amitié.

Les femmes révolutionnaires
yonnaises.

Messieurs les gouvernants, vous vous dédommangez largement de votre peur d'un jour.

M. Ramé, votre bonne direction dans les débats ne donne pas le change à l'opinion publique.

Vous venez de condamner à mort deux de nos amis, quoique la peine de mort soit abolie pour délit politique (6 ans et 8 ans de réclusion). Vous assumez sur votre tête la responsabilité de leur vie.

Messieurs les jurés, vous vous êtes faits les plats valets d'un gouvernement avachi, ne sachant pas même sauvegarder ses propres intérêts. Malheur à vous !

En condamnant nos amis, vous avez cru mettre le pied sur l'hydre anarchiste.

L'avenir vous prouvera que vous vous êtes trompés.

Pauvre république ! en quelles mains es-tu donc tombée ? Pour établir ton nom, 35,000 des nôtres ont jonché le sol !

Les princes peuvent conspirer à leur aise, ils peuvent l'étrangler, peu importe.

Nous qui voulons te faire ce que tu dois être, pour nous le baigne et la mort !

La Révolution est imminente, la justice du peuple se fera !

Un groupe de femmes révolutionnaires
de Paris.

Compagnons,

Le groupe *Anti-Clérical* (quartier Castellane, Marseille) a voté, dans son assemblée générale du 26 juin, la somme de 6 fr. en faveur du citoyen Tricot et de sa famille.

Le groupe regrette de ne pouvoir en faire davantage.

Tous les groupes révolutionnaires de Marseille, réunis en assemblée générale, déclare protester de la façon la plus énergique contre l'arrestation de leurs amis Tricot et Morel, en leur témoignant leurs sympathies au mépris de leurs oppresseurs.

Ils déclarent également protester contre la condamnation de Louise Michel et de ses codétenus, condamnation qu'ils ne peuvent qualifier que d'infâme.

Le Comité central de l'Union des Ouvriers mécaniciens du département de la Seine, réuni hors séance, après l'expédition de ses travaux, à l'unanimité des onze sections représentées, proteste énergiquement contre l'inique jugement, rendu le 23 juin, contre la citoyenne Louise Michel et ses coaccusés par un jury bourgeois et une magistrature dignes des procédés de l'empire.

Compagnons du Journal *la Lutte*.

Le groupe anarchiste révolutionnaire de Villequier proteste énergiquement

contre le jugement, rendu par le jury de la Seine, sur nos amis Louise Michel, Pouget et Moreau, frappés d'une telle cruauté par ces sicaire qui rendent un verdict aussi barbare sur des hommes dont le seul crime est d'avoir des idées hostiles au gouvernement. Nous disons à ces jurés qu'ils ont bien mérité du csar le pendeur, puis en outre qu'il reste encore des anarchistes à charcuter en attendant le jugement de ceux-ci.

Le groupe anarchiste révolutionnaire
de Villequier.

Le cercle anarchiste de Levallois-Perret ne vient pas protester contre l'inqualifiable jugement qui vient de frapper Louise Michel, Pouget, etc. Nous ne pouvons attendre mieux de cette république impériale et de cette magistrature cléricale... mais nous tenons à nous déclarer solidaires des actes accomplis par nos amis et nous leur envoyons toute notre sympathie.

Nous nous souviendrons. — Assez de paroles !... Place aux actes !

Le cercle anarchiste de Levallois-Perret.

Le groupe d'études sociales de Firminy, dans sa séance du 1^{er} juillet, proteste énergiquement contre les condamnations prononcées par le jury bourgeois avachi de la Seine.

Proteste aussi contre les arrestations des citoyens Tricot et Morel, se déclare solidaire de tous les actes révolutionnaires faits par ces compagnons condamnés ou non.

Ils engagent, en outre, les enjuponnés de tout acabit de continuer leur métier, les révolutionnaires n'ont rien à y perdre au contraire, puisque de partout, dans les campagnes comme dans les villes, des groupes se forment ; ils saluent en cet avenir la revanche du prolétariat et l'avènement de la Justice et de l'Égalité.

Vive la Révolution sociale.

Vive l'Anarchie.

Mort aux exploités.

Mort aux juges inquisiteurs.

Le groupe d'études sociales
de Firminy.

Un groupe de socialistes révolutionnaires de Grenoble, indigné de l'inique condamnation prononcée par les enjuponnés de la cour d'assises de Paris, contre la citoyenne Louise Michel et ses coaccusés proteste énergiquement. envoie ses sympathies aux courageux condamnés, victimes de leur générosité et de leur dévouement à la cause prolétaire, et prend l'engagement de propager plus activement encore les idées socialistes, en attendant le jour de la délivrance qui sera aussi le jour de la vengeance pour tous les meurt-de-faim.

Compagnons de *la Lutte*,

Dans votre numéro portant la date du dimanche 1^{er} juillet, en tête de votre Tribune révolutionnaire, il y a un article signé de la Panthère des Batignolles qui me concerne.

Pour répondre à cet article accusateur qui entache l'honneur de tout honnête citoyen et qui le fait chasser de toutes les réunions avec la honte et le mépris des gens de cœur. Je répondrai ceci :

Les compagnons de la Panthère font preuve de la plus mauvaise foi possible, car j'ai réclamé d'eux une enquête et je devais les accompagner au groupe ouvrier du dix-huitième arrondissement pour leur donner une preuve que je n'ai jamais été révoqué de ce groupe et que j'en suis parti volontairement ; ils ont refusé de m'accompagner. Quand on attaque l'honneur d'un citoyen à ce point, l'on ne doit pas agir à la légère comme ce groupe l'a fait ; en conséquence, je proteste donc de toutes mes forces contre cette accusation, ainsi que contre la mauvaise volonté que le groupe a montrée contre l'honneur d'un de ses membres.

J'ai porté l'accusation devant l'assemblée générale des groupes de Paris, le lundi 2 juillet, réunis salle Horel, en leur expliquant les motifs de cette accusation inique, afin que tous les révolutionnaires soient à même de me juger suivant leurs consciences ; c'est à eux maintenant qu'il incombe de savoir si je suis toujours digne de leur estime.

Isidore PEULTIER, 86, rue Truffaut.

Les citoyens dépositaires des brochures : *Le procès des anarchistes*, qui auraient des fonds encaissés, sont priés de les faire parvenir au citoyen Chautant, 112, rue Moncey, à Lyon.

PRODUITS ANTI-BOURGEOIS

MATIÈRES INFLAMMABLES

Dans les batailles du moyen âge, alors qu'on ne connaissait pas les instruments de destruction que nous possédons aujourd'hui, les habitants avaient pris une habitude, qui selon nous est excellente, celle de se défendre par tous les moyens possibles et avec toutes les matières propres à cet usage.

On se servait généralement de machines puissantes, appelées catapultes, avec lesquelles du haut des créneaux on aspergeait les assiégés de poix bouillante et d'huile enflammée. Cela réussissait presque toujours : les *preux* fuyaient épouvantés et grillés par cette pluie de feu.

Dans le combat naval, on employait le feu *grégeois*, retrouvé par les alchimistes vers la fin du XV^e siècle. Ce corps, composé de salpêtre, de soufre, de poix et de pétrole, avait la propriété de surnager et de continuer à brûler sur l'eau ; de plus, il s'attachait aux objets sur lesquels on le lançait.

Il est une chose indiscutable, c'est que le soldat le plus brave, celui qui s'avance résolument au milieu des éclats de bombe en souriant à la mort, s'enfuira à toutes jambes et abandonnera le combat devant une pluie de feu intense. Pour cela, toutes les matières combustibles et comburantes sont bonnes ; les huiles minérales, le pétrole entr'autres, les essences, etc... Il en est quelques-unes qui sont spécialement utiles ; de celles-là seules nous parlerons.

DISSOLUTION DE PHOSPHORE

Il y a trois sortes de phosphores : le blanc, le rouge, le noir. Ne nous occupons que du premier, le seul qui puisse nous servir. On trouve le phosphore blanc chez les marchands de produits chimiques et chez un grand nombre d'épiciers ; c'est un produit relativement assez cher, mais il est très facile de s'en procurer. Le phosphore se dissout, c'est-à-dire fond, dans l'éther, dans les huiles, dans la benzine, dans le pétrole, mais son meilleur dissolvant est encore le sulfure de carbone.

Il faut manier le phosphore avec beaucoup de précautions et le conserver toujours sous l'eau, sans quoi il s'enflammerait spontanément à l'air.

Le sulfure de carbone dissout de 16 à 18 parties de phosphore ; cette dissolution est des plus simples : on met dans un vase en terre quelques bâtons de phosphore, on verse là-dessus du sulfure de carbone, et les deux corps sont laissés quelque temps en présence, afin que la dissolution soit complète ; on n'a plus alors qu'à renfermer ladite solution dans des fioles bouchées avec *bouchons de verre*. Or, de l'étoffe, du coton, de la laine un chiffon quelconque, du papier même, imbibés de ce liquide, puis abandonnés à l'air, prennent feu *spontanément* quelques instants après. Un exemple : on passe devant une maison dans les caves de laquelle il y a des matières combustibles (du coton, de l'étoffe des copeaux) ; on laisse tomber par le soupirail une fiole contenant la dissolution de phosphore, puis on continue tranquillement son chemin : la fiole se brise et le liquide se répand. Un quart d'heure ou vingt minutes après, l'incendie se déclare.

Quand les soldats ennemis envahissent les villes, des citoyens munis de fioles contenant du phosphore dissous dans le sulfure de carbone, pourraient par les fenêtres en jeter le contenu sur les assaillants, cette dissolution tombant sur les vareuses ou tuniques de laine prendrait feu au contact de l'air et les soldats s'enfuiraient terrorisés. Il serait bon, en pareil cas, de se munir d'une pompe portative ou même d'une seringue avec pomme d'arrosoir, afin d'en asperger le plus possible. *Ce système est excellent*. La préparation du sulfure de carbone est assez compliquée, elle exige des appareils spéciaux, difficiles à se procurer ; il est donc plus pratique de prendre la préparation toute faite. Ce produit

est des plus communs et des moins coûteux ; on le trouve en grande quantité chez les marchands de produits chimiques et dans toutes les fabriques d'huiles. Il n'y a qu'à se donner la peine d'aller le chercher.

A défaut de sulfure de carbone, employer de préférence l'essence de pétrole ou l'éther.

Conseil d'ami : Dans la dissolution ci-dessus décrite (phosphore dans sulfure de carbone) ajouter un tiers du volume d'*essence de pétrole* ; cette essence ayant des pouvoirs comburants très développés aidera à propager l'incendie.

PETITE POSTE

Aux compagnons de Lodève : Avons reçu 3 fr. 50 pour dix abonnements, il manque donc 75 centimes pour vous envoyer la brochure du procès.

Au groupe de *Laonnais* : Prière de passer au bu eau du journal samedi ou lundi, de 8 à 10 heures du soir.

Chamoale, à Villefranche : Avons reçu. Au groupe *La Logique naturelle* : Nous ne pouvons insérer sans connaître et dans les termes que vous donnez.

SOUSCRIPTION

Ouverte dans le journal *la Lutte pour les détenus politiques*.

Report des listes précédentes	238 50
Reste de la commission d'organisation des conférences	80
Saint-bray	50
Un ami de Louise Michel	20
Le groupe <i>Terre et Indépendance</i>	1
Vitre	50
Un partisan du poignard	60
Un anarchiste	50
Amescel	50
Collecte faite à Eysse le 30 juin	13 10
Collecte faite à la réunion d'Oulins, le 1 ^{er} juillet	8 10
Un anarchiste	2
Un ami de Louise Michel	25
Excédent de comptes anarchistes à la sortie du jugement Tricot Morel	1
	267 55
Versé à la commission de répartition	25

Total..... 242 55

SOUSCRIPTION

Pour soutenir le journal *la Lutte*

Report des listes précédentes	104
Un excédent d'écot	20
Un ami de Louise Michel	20
Excédent d'écot	10
Reliquat entre révolutionnaires	45
Deux révolutionnaires	40
Le groupe <i>Terre et Indépendance</i>	2
Un anarchiste	1
Un ami de Louise Michel	25
Royer, du Creasot	5
	113 60

Le Procès des anarchistes devant la police correctionnelle, est en vente à Marseille, chez :

M. Henry, marchand de journaux, cours Belzunce.

M. Vincent, marchand de journaux, Grand-Chemin d'Aix, 4.

Madame Dumont, marchande de journaux, kiosque, avenue de Noaille, 1.

Madame Sauvage, cours Belzunce.

Madame Allemand, cours Saint-Louis.

M. Romand, libraire, grand chemin de Rome, 197.

VIENT DE PARAÎTRE

Chez tous les Libraires et Marchands de journaux

LE

PROCÈS DES ANARCHISTES

Devant la Police correctionnelle et devant la Cour d'appel

Interrogatoire et défense de chaque accusé, *in extenso*

Cet ouvrage forme un volume grand in 8^o de plus de 200 pages.

Prix : 1 fr. 25 c.

Au bénéfice des familles des détenus politiques.

Pour les demandes, s'adresser :

Pour Lyon, au bureau du journal *la Lutte*, rue de Vaubau, 26 ;

Pour la province, au cit. yen Louis Chautant, rue Moncey, 112, Lyon.

Le Co-Gérant : L. CHAUTANT jeune.

Imprimerie Nouvelle, rue Ferrandié, 52 (Association syndicale des Ouvriers typographes)